

NOUVELLE BIOGRAPHIE NATIONALE

15



ACADÉMIE ROYALE
DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS
DE BELGIQUE

2020

M

MACORS, *Joseph-Gérard*, juriste, né à Liège le 6 juin 1817, décédé à Embourg le 16 août 1886.

Fils de Jean-Hubert-Gérard Macors (1786-1838), négociant, maître menuisier et fils de menuisier à Liège, et de Marie-Catherine Hailot (1781-1866), il suit ses humanités au Collège communal de sa ville natale (1828-1834), où il partage les mêmes bancs que son futur collègue et ami Louis Trasenster. Puis, il s'inscrit au cursus en droit de l'Université de Liège. Ses études sont cependant interrompues par la mort de son père, le contraignant, en tant qu'aîné de sa fratrie, à reprendre en charge la famille. Cette époque de creux est mise à profit pour se plonger dans de nombreuses lectures, qu'elles relèvent de l'histoire ou de ce que l'on appellera plus tard la science politique. Docteur en droit en septembre 1845 et fréquentant très tôt les couloirs d'un libéralisme liégeois alors en effervescence, il est attaché à la faculté de Droit de Liège comme agrégé par Sylvain Van de Weyer, chef de cabinet, en octobre 1845. Il se voit confier le cours de *Droit public* par arrêté du 9 octobre 1847, signé par le ministre de l'Intérieur Charles Rogier, auquel il doit beaucoup, non sans qu'y soit adjointe l'*Histoire politique moderne* l'année suivante puis, peu après, l'*Introduction historique au droit civil*. En cette époque où le libéralisme se structure en parti (1846) avant de prendre les rênes du gouvernement (1847-1852), Macors bénéficie de cette vague. Il est nommé professeur ordinaire en 1857, au début du grand ministère libéral. En remplacement de l'ultramontain Godefroid Kurth, sur initiative du cabinet catholique Malou, il assume le cours d'*Histoire*, devenu pour l'occasion *de politique interne de la Belgique* et non plus *de Belgique*, de 1876 à 1880. Il s'agissait d'un signe de détente entre libéraux et catholiques en raison de l'enjeu politique de ce cours.

Passablement oublié en tant que juriste ou professeur (il a peu écrit), Macors a surtout retenu l'attention en tant qu'élus local et partisan liégeois des premiers temps du libéralisme institutionnalisé. Il participe de la griffe liégeoise en matière de libéralisme, encore visible aujourd'hui, à savoir une tendance marquée au coin du caractère social. Macors est séduit par le socialisme utopique de Charles Fourier et se fait porte-voix à Liège en 1842 de la Démocratie pacifique, dans sa loge maçonnique ; il est proche du radicalisme d'un Félix Delhasse. Il rejoint en 1846 ses amis ralliés en congrès à Bruxelles. Il écrit avec son ancien camarade de collège l'avocat François Bailleux un texte publié le 8 juin 1846 : *Au Congrès libéral, sur la question du programme*. Que demande cette brochure, soutenue par l'*Indépendance belge* ? Une indépendance complète du pouvoir civil, exigée en vertu de la Constitution belge ; un abaissement du cens électoral – ce sera chose faite en 1848 ; un enseignement officiel à tous les degrés ; un impôt sur le revenu. Ce texte a une certaine influence sur le congrès libéral de 1846. Élu au conseil communal de Liège en 1848 – il y siège jusqu'en 1857 –, il est également membre, de 1859 à 1861, de l'Institut royal des sourds, muets et aveugles de Liège. Impliqué dans la chose publique, il est le rédacteur de 1855 à 1857 du *Bulletin communal*, le journal « des intérêts communaux » de la ville de Liège. Ce périodique est tenu avec le concours de son collègue de faculté François Kupfferschaleger. En 1856, il soutient ses étudiants partis épauler à Gand le professeur Brasseur, menacé pour avoir nié la divinité du Christ en chaire. Il consacre une brochure à l'agrandissement de l'hôpital de Bavière (1864) et une autre à un *Essai d'une formule d'organisation militaire appliquée à la Belgique*, compilation de plusieurs articles parus dans *La Meuse*. Dans ce texte, il prône la concentration

de la défense belge sur Anvers, un investissement du ministère de la Guerre en faveur de la réserve, non sans une ferme défense de la neutralité. En 1875, au sein du conseil académique de son université, Macors est appelé à se prononcer sur l'accès des femmes à la profession médicale. Malgré une réelle sensibilité à l'émancipation sociale des femmes, il s'abstient lors du vote, en leur reconnaissant un don d'analyse mais, en revanche, aucune capacité de synthèse. Cela fait de Macors un progressiste, dans un contexte où certains de ses collègues assènent tranquillement que la femme est physiquement et intellectuellement inférieure à l'homme.

Il enseigne la théorie de l'État, consacre de nombreux cours aux questions de souveraineté ou de centralisation, tandis que son frère cadet, Henri-Nicolas-Félix, dispense le droit administratif. En 1858, Macors crée le cours d'*Éléments du droit des gens*, matière dont l'inscription aux programmes en est encore à ses balbutiements. Cette décision résulte d'un arrêté stipulant que l'obtention d'un diplôme universitaire est nécessaire à l'accès à la carrière diplomatique. Cette initiative rencontre l'« empressément » de la faculté. Ce cours a ouvert la brèche au droit international public.

Une petite impasse porte son nom à Liège, dans le quartier Vivegnis.

Université de Liège, Archives du rectorat et du secrétariat central ; Archives du conseil de faculté de Droit, procès-verbaux du conseil de faculté (1856-1858).

A. Le Roy, *Liber memorialis. L'Université de Liège depuis sa fondation*, Liège, 1869, col. 861-868. – M. Dechesne, *Le Parti libéral à Liège, 1848-1899*, Paris-Louvain, 1974, p. 7. – J. Bartier, *Fourier en Belgique*, Bruxelles, 2005, p. 41 et 69. – M.-E. Henneau, *De l'arrivée des femmes à l'Université de Liège à la fin du XIX^e siècle*, dans J. Dor, C. Gavray, M.-E. Henneau, M. Jaminon (dir.), *Où sont les femmes ? La féminisation à l'Université de Liège*, Liège, 2017, p. 30. – V. Genin, *Le laboratoire belge du droit international. Une communauté épistémique et internationale de juristes (1869-1914)*, Bruxelles, 2018, p. 76-80.

Vincent Genin

MANDELBAUM, Stéphane, dessinateur, peintre et graveur, né à Schaerbeek le 8 mars 1961, officiellement décédé à Namur le 3 janvier 1987.

Il est l'un des trois fils d'Arié Mandelbaum (1939), peintre d'origine juive polonaise, et de son épouse Pili Mandelbaum, illustratrice d'origine arménienne (1935).

Dès son plus jeune âge, Stéphane Mandelbaum présente une dyslexie qui ne sera pas sans conséquence sur son parcours et son œuvre. Il manifeste précocement un talent pour le dessin dans lequel il trouve un moyen d'expression. Enfant, il dessine des scènes de batailles : des aventures d'Arabes, d'Indiens et de chevaliers. De 1972 à 1975, il est scolarisé au Snark (La Louvière), une école alternative où il apprend à écrire. Cependant, il dispose d'une vaste culture artistique, littéraire et cinématographique transmise par son père. En 1973-1974, il entame des études à l'Académie des beaux-arts de Charleroi. Il fréquente, de 1976 à 1979, l'atelier de dessin de Lucien Braet à l'Académie de Watermael-Boitsfort où il se confronte à la nature morte et au nu. Dès ses débuts, la violence et l'absence de censure font partie de l'essence même de son œuvre. En 1976, il se peint pendu à un crochet de boucher, exhibant son sexe ensanglanté, ou, en compagnie de ses frères Arieh et Alexandre, sous la crocse d'un saint Nicolas nazi. Sa palette est restreinte : rouge, noir, blanc. À dix-sept ans, il dessine des scènes d'accouplements dans des carnets qu'il intitule « ma porcherie ». La littérature et la poésie l'intéressent, d'où les portraits à la pointe Bic de Rimbaud adolescent (1976) ou d'Apollinaire. Son style se cherche encore, il réalise des autoportraits sous l'influence de Bacon. En 1978, il emprunte le hachuré vertical de son père pour des portraits et des nus expressionnistes au fusain. De 1979 à 1984, il est inscrit à l'École des arts plastiques et visuels d'Uccle, où Anne Wolfers l'initie à la gravure. Son œuvre gravé complet comprend vingt-deux planches réalisées principalement à la pointe sèche sur zinc, sans repentir possible comme pour ses œuvres au Bic. Réalisées de 1979 à 1980, on peut les classer selon quatre thèmes majeurs. D'abord, l'identité et ses racines juives avec des autoportraits, des portraits de son grand-père Szulim (Salomon) mais aussi le boucher, Shoret, fruit de ses visites à l'abat-